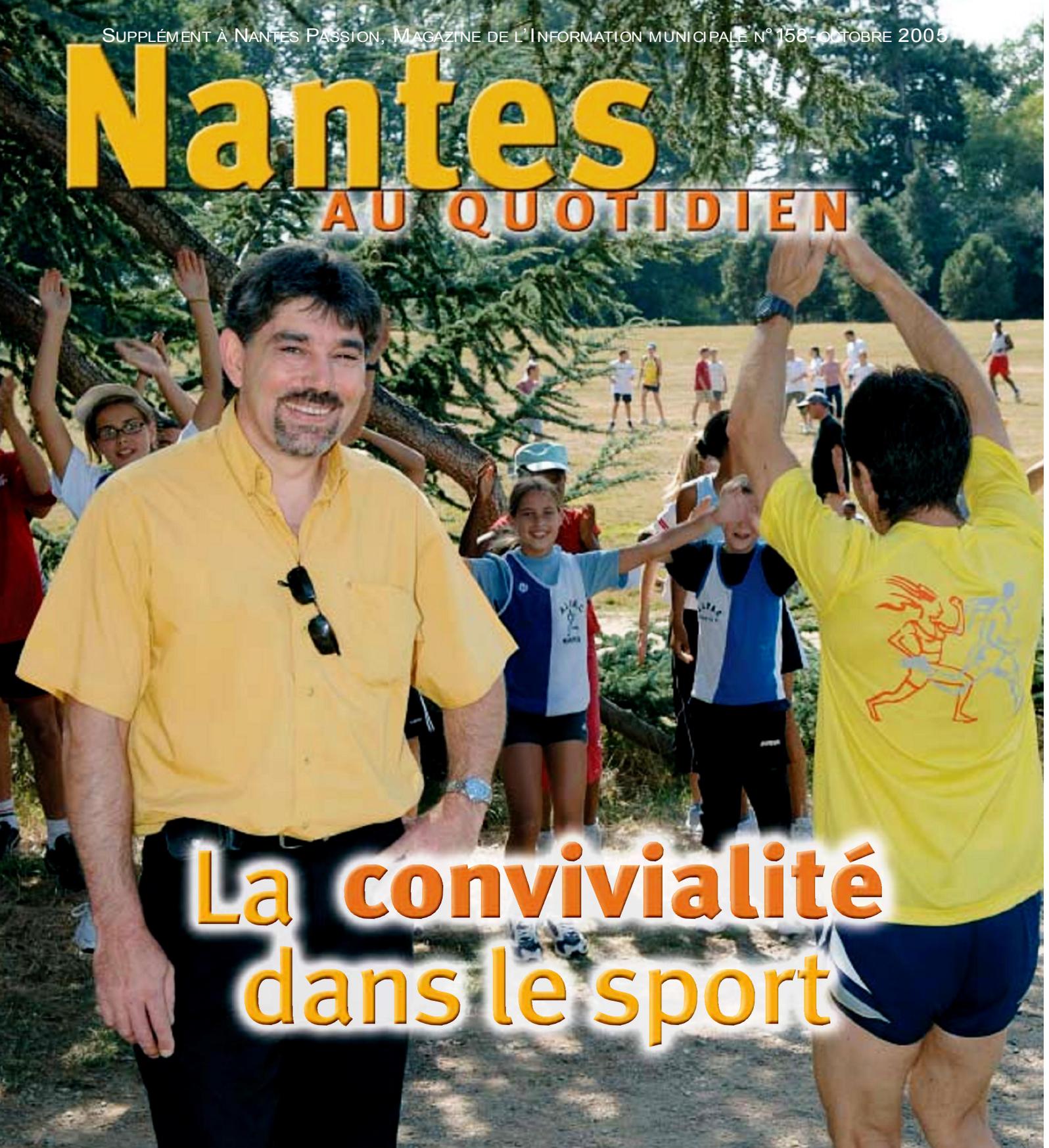


Nantes

AU QUOTIDIEN

A man with a goatee and sunglasses in a yellow short-sleeved shirt stands in the foreground, smiling. Behind him, a group of people, some in athletic wear, are gathered in a park-like setting with trees and a grassy field. Some people are raising their hands in a celebratory gesture.

La convivialité dans le sport

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

Quinze pages d'actualité sur votre lieu de vie

HISTOIRES DE QUARTIERS

L'Hermitage

Le passage Pommeraye



Butte Sainte-Anne

L'Hermitage, ancien port d'atta

Sur la butte Sainte-Anne, sont amarrés depuis la moitié du XX^e siècle, six grands vaisseaux de béton à flanc de coteau, baignés de soleil, la proue élançée vers la Loire : L'Hermitage. Un symbole des habitations à bon marché des années trente. Une cité aux rues arborant des noms de corsaires et au passé "sabordé" par la Seconde Guerre mondiale...

“C’était ni plus ni moins qu’un cloaque. Avec mes parents, lorsque nous emprunions la rue de l’Hermitage, nous marchions en son centre pour éviter toutes sortes de choses jetées par les fenêtres...” Jean Duret, historien de la butte Sainte-Anne, se souvient du quartier de l’Hermitage dans les années trente avant que la cité ne sorte de terre. Lacs de venelles et de cours, enchevêtrement de constructions désordonnées, dont on se plaint déjà en 1727 : le faubourg portuaire, juché sur l’éperon rocheux des derniers

contreforts du Sillon de Bretagne, n’a pas bonne réputation jusqu’au XX^e siècle.

Un quartier insalubre. Au XIX^e siècle, s’y implantent marins, charpentiers de marine et de nombreux artisans gravitant autour des activités portuaires et de construction navale. Habité par une forte communauté bretonnante récemment immigrée à Nantes, le quartier se densifie. On ne s’y risque pas après la tombée de la nuit. Jusqu’à la création de la rue de l’Hermitage en 1884 (en référence à l’ermite franciscain qui s’installa sur la butte

en 1529) en lieu et place du chemin non carrossable à partir duquel on accédait aux maisons par des escaliers en pierre. La seule voie charretière desservant le quartier est le chemin du Moulin des Poules, ancien chemin de Couëron (aujourd’hui, la rue de la Bourdonnais). Replié sur lui-même, l’Hermitage est l’un des quartiers les plus insalubres de Nantes. Lorsqu’en 1865 le commissaire central de police enquête sur le “quartier des Bretons”, il ressort des rapports que l’Hermitage et Chantenay sont habités “par des Bas-Bretons, pauvres et sales, logeant

Les bombardements du 23 septembre 1943 causeront de sérieux dommages à la cité de l'Hermitage.



che des Bas-Bretons

dans des réduits sans air, ni soleil, qui conservent dans leurs maisons des matières, des os, des vieux chiffons, ou qui y élèvent des lapins”. Les hygiénistes mettent en garde contre les risques d'épidémie et les dangers sanitaires. Mais déjà dans la première moitié du XIX^e, le docteur Ange Guépin s'emploie à montrer le

Jean Duret, l'historien de la butte Saint-Anne.



lien entre insalubrité et mortalité. Aussi à la fin de ce siècle, le conseil municipal décide-t-il d'élargir les rues, d'en ouvrir de nouvelles, de casser les maisons insalubres et de construire les premiers bains et lavoirs publics. Les sept maisons dressées entre la rue de l'Hermitage et le quai sont démolies. La rue de l'Hermitage est élargie et nivelée. La rue Duplex est percée. “En 1906, elle rejoint le boulevard Saint-Aignan”, affirme Jean Duret.

“Les bienfaits purifiants du soleil”. Créé en 1913, l'Office public d'habitations à bon marché (HBM) entend “lutter contre les taudis et assainir les logements”. Un premier projet est établi en 1931. Il consiste à détruire les maisons vétustes situées entre la rue de l'Hermitage, la rue Duplex, la rue et la ruelle du Roi-Baco, pour y édifier des groupes d'habitations à bon mar-

ché. Dans un premier temps, les architectes Guénault et Guchet étudient la possibilité de construire trois barres parallèles à la Loire. Finalement, en 1932, ils définissent un projet, baptisé à l'époque Groupe de l'Hermitage, composé de six immeubles. Dans la grande longueur sont situés cent appartements dit “ordinaires”, et en proue de ces six vaisseaux de béton, cent-douze appartements “améliorés”, avec balcon sur la Loire. Reprenant un dispositif fréquent dans les immeubles HBM parisiens, deux ateliers d'artistes sont prévus sur le toit des bâtiments situés aux extrémités. Y séjourneront les peintres Brégeon, Joël Dabin, Jean Bruneau. Les cinq nouvelles rues de ce quartier de marins prennent les noms de corsaires nantais : Jean-de-Crabosse, Julienne-David, Commodore-Guiné, Alexis-Grassin et Chevalier-Thiercelin.



PHOTO BIBLIOTHÈQUE DE CHANTENAY

La reconstruction de la cité sera achevée à l'identique en 1953.

niers habitants étaient en train de déménager. La cité se vidait." La petite Lucette y retournera six mois plus tard. "En mars 44, avec mes parents, un oncle et une tante. Il n'y avait pas un chat. C'était mort. Je ne voulais pas rester, j'avais peur."

Reconstruction à l'identique. La paix revenue, l'heure est à la reconstruction. "En 1945, l'Office nous a exhortés à reprendre l'appartement, sans quoi ils le réquisitionnaient pour d'autres. Des ouvriers faisaient les premiers travaux pour parer au plus pressé." Il faudra attendre 1949 pour voir la reprise du chantier. La reconstruction sera achevée à l'identique en 1953. Cette année-là, la famille du peintre Jean Bruneau prend les clés de l'appartement auquel est adjoind un atelier d'artiste. "Nous nous connaissions tous dans l'immeuble. Avant que l'ascenseur ne soit installé en 1975, nous bavardions dans les étages, ou encore dans les nombreux commerces qui existaient alors dans le quartier", rapporte Jeanne Bruneau. "Nous avions l'une des vues les plus agréables de Nantes. Aux premières loges, nous apercevions les bateaux. Il y avait toujours deux ou trois bananiers à

l'inauguration de l'Hermitage a lieu le 5 février 1938 alors même que les travaux ne sont pas terminés. Dans son discours le président de l'Office public HBM de l'époque, Charles Roger, donne la mesure de cette réalisation, véritable œuvre d'assainissement : "Par suite de l'orientation, tous les locataires pourront jouir des bienfaits purifiants du soleil. Ils auront l'air, la lumière, et de plus une vue magnifique sur la Loire pour certains d'entre eux."

Les dommages de la Seconde Guerre mondiale. Habitante de la cité de l'Hermitage, Lucette Chapeau, 72 ans, a emménagé avec ses parents au premier étage du premier bâtiment, situé rue Chevalier-Thiercelin. "C'était en 1938 ou 1939, j'étais trop petite pour m'en souvenir aujourd'hui. La cité n'était pas finie. Ils faisaient exploser, avec des mines, les rochers des derniers contreforts du Sillon pour pouvoir construire le bout des immeubles avec les balcons vue sur Loire." En 1939, plusieurs immeubles sont habités, d'autres encore en construction. Mais les difficultés d'approvisionnement et la mobilisation des ouvriers rendent la poursuite des travaux difficile. Avant même son achèvement, prévu en octobre 1940, la cité va connaître un destin tragique avec la déclaration de la guerre. "Deux détachements de mitrailleurs de l'armée allemande s'installent sur les terrasses des bâtiments B et D, c'est-à-dire le deuxième et le quatrième en partant de la rue de Misery",



1946 : les ouvriers parent au plus pressé.

rapporte Jean Duret. Les bombardements du jeudi 23 septembre 1943 mettent un terme définitif aux travaux. La cité de l'Hermitage, principalement dans sa partie en construction, a subi de sérieux dommages. "Ce 23 septembre, une bombe a explosé sur notre immeuble emportant fenêtres, portes, cloisons. Nous étions, ma mère et moi, réfugiées à Teillé. Nous avons vu les avions passer puis la fumée au loin. Nous pensions que c'était Saint-Nazaire alors que c'était Nantes. C'est ce jour qu'avaient choisi mon père et deux cousins pour aller récupérer nos affaires dans notre appartement de la cité. Le musée des Salorges était en feu. Les der-

quai, en face." Quant à l'isolation phonique des immeubles, Lucette répond : "Ce n'était pas une préoccupation de l'époque. Il y avait plus de bruit dehors que dedans avec la proximité des Chantiers où les gars faisaient les 3 x 8, les trains en bas, les bateaux qui déchargeaient jour et nuit, les barriques de vin d'Algérie qui roulaient sur le pavé jusqu'à la Chambre du commerce, les bateaux de soja, les lancements de bateau que l'on apercevait de la fenêtre de l'appartement... Tout le monde était à sa fenêtre. La vie était agréable. Maintenant, on n'entend que les voitures sur les quais..." Mais la vue sur la Loire, les grues Titan, la Cité radieuse...est toujours aussi belle.

CATHERINE LE BRIGAND

Sources :

- Documents de Jean Duret.
- "L'Hermitage ou l'histoire d'un office. 1913-1988, 75 ans d'histoire" ; Office public d'habitation à loyer modéré de la Ville de Nantes.
- "Etude sur le patrimoine architectural des quartiers du centre de Nantes" ; CERMA (Association de recherche agrée de l'unité pédagogique d'architecture de Nantes) ; 1980.
- Archives municipales.



Centre ville

Le passage Pommeraye, une rue tout droit sortie du XIX^e

Édifié en 1843, le passage Pommeraye est entré dans le 21^e siècle sans avoir pris une ride. Témoin intact d'une époque, lieu mythique, il est aujourd'hui l'un des sites les plus visités de Nantes.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les rues de la Fosse, Crébillon et Jean-Jacques Rousseau forment un triangle coupé par deux venelles, la rue du Puits-d'Argent et le passage du Commerce. L'ensemble est composé d'immeubles vétustes et de cours insalubres. C'est là qu'un jeune notaire ambitieux, Louis Pommeraye, a l'idée de construire un passage couvert comme ceux qui fleurissent à Paris depuis 1820. Ils représentent un confort considérable pour le piéton qui doit affronter des rues sans trottoir, exposées aux intempéries.

À partir de 1837, Charles Guilloux, restaurateur, et Louis Pommeraye commencent à acquérir les terrains et immeubles qui leur permettront de mener à bien leur vaste projet

immobilier. En 1841 est créée la société Pommeraye et C^e dont Louis Pommeraye est gérant. Avec 31 autres actionnaires, ils réunissent le capital nécessaire, 500 000 francs. Les architectes Jean-Baptiste Buron et Hippolyte Durand-Gasselin réalisent les plans de l'édifice : "Ils prennent le parti de créer trois niveaux, qui permettent d'absorber via un grand escalier la forte déclivité du terrain, tout en faisant de la place pour installer davantage de commerces. Ce passage sur trois niveaux est unique en Europe", explique André Péron, auteur du livre *Le passage Pommeraye* (éditions Coiffard).

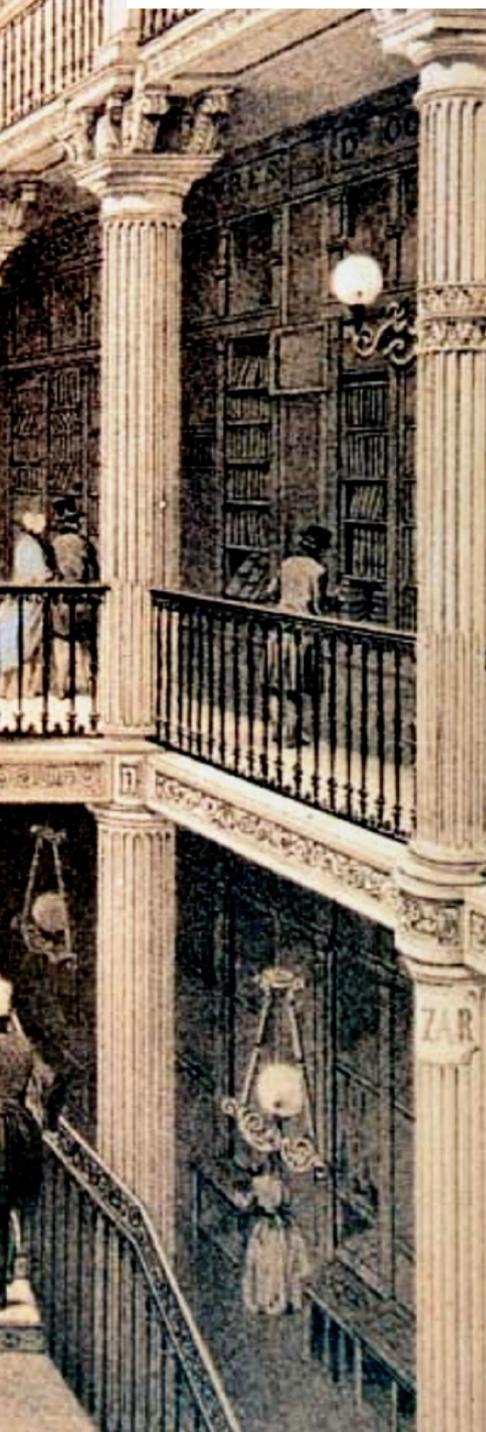
Soixante-six magasins de luxe. Le 4 juillet 1843, les Nantais peuvent flâner à l'abri, découvrir le lèche-vitrines (car les

vitaines étaient jusqu'alors quasi inexistantes), trouver en un même lieu des dizaines de boutiques... L'édifice est présenté dans la presse locale comme "un des plus beaux monuments de notre cité, celui que peut-être on indiquera le premier aux étrangers, qui l'admireront plus que ceux-là qui en jouiront avec l'égoïsme ordinaire de la localité". Son monumental escalier ouvragé, à l'origine entièrement suspendu (un palier sera créé ultérieurement au niveau intermédiaire) est une merveille de ferronnerie d'art. L'attention portée à tous les détails de la décoration est manifeste. À l'entrée de la galerie haute, dite "de la Poste" se tient Carilès le violoniste, voisinant avec les crieurs de journaux. L'hôtel des Colonies occupe toute la façade d'entrée. Le va-et-vient des hommes d'affaires, courtiers et agents de change vers la Bourse est incessant. Il croise celui des passants venus peut-être s'approvisionner en friandises dans les chocolateries "Gaillard et C^e" dont la production embaume l'atmosphère. Au niveau de la rue de la Fosse, la galerie de l'Horloge abrite le restaurant de Charles Guilloux, décoré par le peintre Achille Légiér. Plusieurs papeteries, des bijoutiers, deux cafés, un marchand de ruban, une épicerie fine, un magasin de curiosités exotiques, des luthiers, un "Grand bazar" figurent parmi les 66 magasins de luxe qui occupent le passage. Comble des merveilles, ce dernier s'illumine à la nuit tombée grâce à un moderne éclairage au gaz, encore rarissime dans les rues.

En 1849, la faillite. Pourtant, cinq ans plus tard, l'opération se solde, pour ses commanditaires, par un fiasco énorme : "La crise économique de 1848 entame la confiance des actionnaires, qui réclament leur investissement. La société est liquidée en 1849. Après quelques péripéties, le baron Baillardel de Lareinty, principal créancier, acquiert le passage pour la somme dérisoire de 300 000 francs, ce qui ne couvre pas le quart des créances !" Pour Louis Pommeraye, c'est la ruine. Il avait investi dans l'affaire tous ses biens et ceux de sa femme. Il meurt subitement le 6 août 1850, à l'âge de 44 ans, laissant sept orphelins et une veuve qui devra solliciter la charge d'un bureau de poste pour subvenir aux besoins de sa famille. Quant à l'associé, Charles Guilloux, il abandonne son somptueux restaurant du passage pour s'installer rue de Gigant. À la mort de Jules le Baillardel de Lareinty, héritier du passage à la mort de son père, sa veuve vend le passage aux "Assurances générales sur la vie des hommes", qui le revendra par lots à partir de 1929. Aujourd'hui, on dénombre une cinquantaine de copropriétaires.

"Avec l'arrivée des grands magasins dans le dernier tiers du 19^e, les passages couverts





À gauche : Tournage de Lola par Jacques Demy dans le passage Pommeraye... qu'il choisira à nouveau pour son film Une chambre en ville (à droite).

tombent en désuétude. Le passage Pommeraye échappe miraculeusement aux bombardements de 1943, qui endommagent seulement sa verrière. Mais ce n'est qu'aux environs des années 70 que l'on commence à regarder les passages d'un œil différent. Déjà, les surréalistes les avaient remis à l'honneur, attirés par leur côté glauque. Il y a trente ans, on redécouvre ces lieux qui représentent des havres de paix pour les piétons dans les villes envahies par la circulation automobile."

Héros de littérature et de cinéma. "Progressivement, les passages couverts sont revitalisés, certains sont classés", note André Péron. Le passage Pommeraye, classé



André Péron a écrit *Le passage Pommeraye*, aux éditions Coiffard.

monument historique le 26 décembre 1976, fait l'objet depuis d'une restauration attentive. Chanté par André Pyere de Mandiargues dans une nouvelle éponyme, il acquiert des lettres de noblesse au cinéma avec Lola puis Une chambre en ville de Jacques Demy. Il inspire des peintres et, récemment, le dessinateur Tardi qui le croque dans L'histoire du soldat inconnu. Pour André Péron, "le passage est un lieu qui stimule l'imaginaire urbain". Dans les années soixante, il fut le cadre désigné d'une rumeur alléguant de la disparition de jeunes femmes

dans les cabines d'essayage d'un magasin de mode : "Du salon d'essayage, écrit André Péron, les jeunes femmes étaient entraînées (toujours selon la rumeur de Nantes) dans les caves profondes du passage d'où elles étaient ensuite transférées vers des destinations inconnues. (...) Le passage-labyrinthe avait désormais son Minotaure prélevant son tribut de jeunes victimes sur la population urbaine (...) Des parents inquiets interdirent quelque temps à leurs enfants d'emprunter le passage. Bientôt la rumeur s'éteignit mais il arrive encore que des Nantais en parlent avec un reste d'inquiétude dans la voix. Il est piquant de constater comment le passage, dont la construction était considérée par le bourgeois de 1840 comme un moyen de purger le quartier de la prostitution, va devenir un véritable nid à fantômes pour les générations futures et constituer le support idéal d'un "retour du refoulé".

Aujourd'hui ne subsiste aucune des boutiques d'origine. La dernière, l'armurerie Brichet, a fermé ses portes il y a quelques années. Les vieux Nantais gardent le souvenir de la boutique "Hidalgo de Paris" et de ses farces et attrapes, voisine de la librairie Beaufreton qui a approvisionné des générations d'écoliers en livres et fournitures scolaires. Au-dessus des statues, des globes lumineux ont remplacé les becs de gaz. Mais le passage a échappé à toute métamorphose importante. Son aspect figé, qui fut longtemps un handicap, est devenu avec les décennies un atout. Aujourd'hui, on apprécie le traitement obligatoirement uniforme des devantures, la perspective des grands miroirs, les riches décorations qui font du passage "une rue qui aurait traversé le temps et nous serait parvenue intacte, tout droit sortie du XIX^e siècle".

PASCALE WESTER

Sources : Archives municipales.